

pas naturel qu'on cherche à avoir des transactions avec ceux qui rient de nous, qui nous souhaitent du mal, qui critiquent tout ce que l'on fait, qui aident même à nos ennemis. Par exemple, il vous a pris, tout d'un coup, l'idée de faire une confédération qui doit se changer en monarchie, au lieu de continuer une forme de gouvernement qui ne leur causait pas d'ombrage. Vous êtes bien les maîtres de vous donner la forme de gouvernement qui vous plaît, personne ne nie cela; mais alors, les américains ont aussi le droit de faire des traités avec qui leur plaît. Or ils croient que, plus le gouvernement du Canada sera différent du leur, plus il y aura de causes de chicane; et comme on donne pour raison, qu'une confédération avec un roi sera plus facile à défendre contre eux; qu'on accompagne ce plan-là de fortifications et de troupes permanentes, ce qui forcera les américains d'en faire autant, ceux-ci pensent qu'ils seraient bien fous de faire le commerce avec vous pour vous enrichir, et vous aider à payer un système de gouvernement qui leur est hostile. On ne voit pas les rois aider à l'établissement des républiques, par conséquent on ne doit pas s'attendre à voir les républiques favoriser l'établissement de nouveaux rois. Dans tout cela, mon cher parrain, ce que je regrette le plus, c'est que l'on croit par ici que ce sont les braves habitants du pays qui sont aussi arriérés, qui détestent les américains, qui ont voulu leur chercher querelle, alors qu'ils étaient dans le malheur; tandis qu'ils me semble qu'ils ne sont pour rien dans ces choses, puisqu'on n'ose pas même les consulter là-dessus. On ne me fera jamais croire que les habitants du Canada veulent dépenser de l'argent à faire des fortifications; qu'ils veulent mettre la milice sur pied; qu'ils ne veulent pas vendre leurs produits à ceux qui les leur paient le plus cher et le mieux. Mon cher parrain, je n'ai rien de plus à vous faire savoir pour aujourd'hui, et d'ailleurs je vous ai dit des choses si simples que je crains bien de vous avoir fait honte; mais enfin, vous m'avez demandé de vous écrire, et pour remplir ma lettre, j'y ai mis tout ce qui m'a passé par la tête; excusez-moi je ne le refais plus.

Notre affectionnée filleul. Faites bien mes respects et mes compliments à tous les vôtres, à votre bonne sœur Mam-

zelle Jacqueline. Si c'était un effet de sa bonté de parler de moi à la petite Margoton qui m'appelait son petit mari et qui m'a oublié, je pense, mais à qui je pensais, moi, quand je voyais la mort de près, je lui serais bien obligé. Votre filleul pour la vie, Louisou.

*Pétrus.*—J'espère, monsieur Bonseus, que vous ferez mes amitiés à ce brave petit Louisou. Dites-lui donc qu'il vous écrive encore, et qu'il vous donne le numéro de sa maison de pension, parce que, si je vais par-là, vendre encore des chevaux, j'irai le voir, et il me fera connaître des acheteurs et des compatriotes.

*Bistouri.*—Dites-lui que je l'estime pour avoir su, loin du Canada, conserver un bon souvenir de son pays natal, s'être instruit et avoir pu se mettre honnêtement à l'ouvrage après avoir été un bon soldat, et comprendre comme il le fait, les droits du peuple et les inimitiés.....

*Boudin.*—Confère, vous vous embrouillez, et je me permets de ne pas penser comme vous. Le jeune homme a des dispositions, et s'il revenait parmi nous, s'il renonçait à ses erreurs révolutionnaires, s'il abandonnait les principes subversifs qu'il a sucés au sein d'une horde de démocrates sans frein, on pourrait, je crois, en faire quelque chose.

*Jean-Claude.*—Mais docteur, il ne nous a pas dit un mot de toutes ces horreurs-là. Il me semble qu'il n'a écrit à son parrain que ce que tout le monde pourrait penser.

*Boudin.*—Cela vous paraît ainsi; mais je vous dis qu'il n'y a rien de plus dangereux pour le peuple que de lui parler raison. Il n'a pas besoin de cela. C'est comme ça qu'on bouleverse tout dans le monde.

*Bonsens.*—Eh! bien, docteur, puisque la lettre de mon filleul vous paraît trop rouge, voulez-vous que je vous en lise une que j'ai reçue ces jours derniers, et qui vient d'un de vos amis politiques à ce qu'il paraît? C'est un homme, comme vous verrez, qui pense qu'il ne faut pas s'entretenir de ce que fait le gouvernement, et que le peuple n'a nul besoin de s'occuper de choses au dessus de son intelligence.

*Boudin.*—Ah! volontiers, j'écoute de mes deux oreilles.

*Bistouri.*—S'il en est ainsi, mon savant confrère ne pourra manquer d'entendre. Voyons ce que dit le bien.